

## LA PHILOSOPHIE DE L'AVENIR ET LA QUESTION DE L'ÉMERGENCE EN AFRIQUE

Akanis Maxime AKANOKABIA  
*Université Marien Ngouabi (Congo)*  
*E-mail : akanismaxime@gmail.com*

### Résumé

Cette réflexion se donne pour mission essentielle de clarifier ce que nous entendons par "philosophie de l'avenir", tout en épinglant ce que peut être son apport dans une Afrique en panne d'émergence. Autrement dit, quelle est la place de la philosophie de l'avenir dans une Afrique confrontée actuellement à une "insalubrité" totale ? Comme nous le savons, le continent africain traverse depuis fort longtemps une situation difficile sur tous les plans occasionnant par conséquent l'accumulation des maux comme la corruption, le tribalisme, le favoritisme, l'analphabétisme, l'absence d'accès aux soins de qualité, à l'eau potable et à l'électricité, les guerres civiles à répétition, les coups d'état militaire, l'injustice et le règne de l'arbitraire, etc. Ces différents maux qui gangrènent le continent sont appréhendés comme souci, autrement dit, la question du développement en Afrique se pose en termes de souci et de responsabilité. Si par « philosophie de l'avenir », Nietzsche entend cette philosophie qui se met en accord avec son exigence, tout en prenant pour objet de réflexion ce qu'il y a de plus radical dans le but de cultiver en l'homme ce nouveau mode de vie fondé sur des valeurs nouvelles, alors, l'on s'interroge sur la place et le rôle de cette philosophie dans une Afrique confrontée aux problèmes liés à son développement car, cinquante ans voire soixante ans après les indépendances, l'Afrique est toujours considérée comme le dernier des continents, alors que le peuple africain a connu plus d'expériences que tous les autres peuples de la planète, mais comment se fait-il qu'il soit paradoxalement le continent le moins développé à comparer aux autres continents de la planète ? Loin d'être une nouvelle philosophie ou encore un genre spécial de philosophie, « la philosophie de l'avenir » se propose de réfléchir sur les moyens d'accès à l'émergence pour un continent confronté à d'énormes difficultés.

**Mots clés :** Afrique, émergence, homme, Philosophie de l'avenir, souci, tradition.

**Abstract:**

This reflection has the essential mission of clarifying what we mean by "the philosophy of the future", while pinning what can be its contribution in an Africa in a state of emergency. In other words, what is the place of the philosophy of the future in an Africa currently facing a "total insalubrity"? As we know, the African continent has for a very long time been experiencing a difficult situation on all fronts, thus causing the accumulation of evils such as corruption, tribalism, favoritism, illiteracy, the lack of access to health care. quality, drinking water and electricity, repeated civil wars, military coups, injustice and the rule of arbitrariness, ... These various evils that plague the continent are apprehended as a concern, in other words, the question of development in Africa arises in terms of concern and responsibility. If by "philosophy of the future", Nietzsche hears this philosophy which is in harmony with his demand, while taking as a point of reflection what is most radical in order to cultivate in man this new lifestyle based on new values, then, we wonder about the place and the role of this philosophy in an Africa confronted with the problems related to its development because, fifty years or even sixty years after independence, Africa is still considered the last of the continents, while the African people have experienced more experiences than any other people on the planet, but how is it paradoxically the least developed continent to compare with other continents? of the planet ? Far from being a new philosophy or a special kind of philosophy, "the philosophy of the future" proposes to reflect on the means of access to emergence for a continent facing enormous difficulties.

**Keywords:** Africa, emergence, man, Philosophy of the future, superman.

**Introduction**

Dans l'acception contemporaine du terme, l'« émergence » est un concept d'actualité dont la complexité ne fait l'ombre d'aucun doute. Processus extrêmement complexe à cause de différentes interprétations dont elle fait l'objet et surtout dans une Afrique en quête de développement. C'est pour cela que la philosophie en tant que réflexion critique sur l'être dans sa globalité et sa diversité se propose d'interroger et de comprendre ce que signifie le développement dans une Afrique en souffrance. La maladie de l'Afrique s'explique par son

"insalubrité"<sup>49</sup> générale à savoir la corruption, le clientélisme, le tribalisme, l'ethnicisme, le manque de vision prospectiviste, la mauvaise gestion, le trafic d'influence et le règne total de l'arbitraire. Face à une telle situation critique, que peuvent être la place et le rôle de la philosophie de l'avenir pour une Afrique en quête d'émergence ? Le concept émergence est devenu pratiquement un slogan pour la plupart des décideurs politiques africains qui, oublient parfois qu'il n'y a pas d'émergence sans homme, et que l'homme est au cœur même du processus d'émergence. C'est dans cette perspective que la question de l'émergence en Afrique se pose en termes de souci et de responsabilité, à tel point que l'importance de la philosophie de l'avenir dans la marche vers l'émergence devient une nécessité sinon une urgence. Cela dit, Qu'entendons-nous par philosophie de l'avenir ? Si par philosophie de l'avenir nous entendons cette philosophie qui place l'humain au centre de ses préoccupations, alors, comment se dessine la place de cette philosophie dans une Afrique en panne d'émergence ? Si certaines élites africaines pensent que l'Afrique est en panne d'utopies, qualifiant par conséquent l'idée d'émergence du continent à une émergence sans visage, alors, quelle est la place de la philosophie de l'avenir dans le processus du développement en Afrique ? L'objet de notre travail consiste essentiellement à montrer comment la question de l'émergence, qui est d'abord et avant tout une responsabilité, s'est inversée en souci et, comment repenser l'Afrique de demain à partir de la philosophie de l'avenir ? Pour mieux cerner ces interrogations, nous allons dans un premier temps, à partir d'une méthode herméneutique, clarifier ce que nous entendons par émergence et souci, et dans un deuxième temps, montrer en quoi la philosophie de l'avenir apparaît comme exigence fondamentale pour l'émergence du continent, et enfin, voir comment la prise en compte de nos traditions par la jeunesse africaine apparaît aussi comme l'un des leviers pour l'Afrique de demain.

---

<sup>49</sup> Depuis la parution en 2015, aux éditions Dianoïa, de son ouvrage intitulé : *La tragédie du pouvoir. Une psychanalyse du slogan politique*, le concept d'« insalubrité » a désormais gagné le vocabulaire philosophique de Charles Zacharie Bowao.

## 1. De l'émergence en Afrique comme souci

S'il est entendu qu'au sens archéologique du terme, l'émergence renvoie à « la sortie d'un liquide, d'un rayonnement hors du milieu, point par lequel un rayon lumineux sort d'un milieu qu'il a traversé » ( P. E. Littré 2007 p. 2214) , ou encore à « l'apparition d'une idée soudaine, ou à la naissance d'un fait social, économique, politique majeur » qu'implique-t-elle pour l'Afrique au regard de ces traditions sur lesquelles elle s'est fondée jusqu'à aujourd'hui ? Quel rôle et quelle place peuvent-elles jouer dans la civilisation africaine contemporaine ? Etant entendu qu'un pays dit émergent est un pays en développement caractérisé par un taux de croissance élevé, une industrialisation rapide et un fort degré d'ouverture aux échanges extérieurs, nous pouvons donc dire que l'émergence en tant que telle constitue un vrai problème en Afrique. Mais l'émergence indique aussi par ailleurs, la sortie difficile d'un sommeil, se manifester à l'air libre et se manifester par l'éclat d'une nouvelle onde, d'une nouvelle lumière. Les pays africains dévoilent-ils aujourd'hui des traits qui correspondent à l'appel du concept émergence ? Au regard de ce qui vient d'être dit, comment à l'adossement et à la confrontation de tous ces éléments se dessine notre modernité retravaillée désormais par le concept d'émergence ?

En effet, tous ceux qui ont placé le plus haut intérêt de leur vie dans la satisfaction d'une vocation supérieure et dans la réalisation d'une œuvre politique, économique, artistique, littéraire, scientifique, n'ont fait qu'un souhait à savoir pouvoir se livrer entièrement et sans crainte à leur passion, en oubliant presque le monde, pour s'enfermer dans la cité divine des idées. Ce rêve platonicien, qui hante particulièrement l'âme d'un philosophe, d'un artiste, d'un poète, d'un musicien, d'une modéliste ou d'un dramaturge, d'un traditionaliste à l'ancienne à l'image de Nelson Mandela, d'un Jomo Kenyenta, d'un Tom Mboya, d'un Nkwame Krumah, d'un Alioune Diop, d'un Hampâte Bâ, d'une Myriam Makeba, d'un Youssouf Tata Cissé, d'un Elikia Mbokolo, d'un Cheikh Hamidou Kane ou d'un Théophile Obenga serait difficilement réalisable dans une Afrique où les conditions de mise en œuvre des utopies posent problème, alors que ces figures-là peuvent contribuer à forger l'imaginaire collectif africain, parce que l'Afrique dans ses conditions actuelles a fortement besoin d'utopies car, les utopies

contribuent énormément à l'émergence. Comme disait F. Akindès (2015, p. 249) :

« Comment générer et entretenir ces idées porteuses d'utopie en Afrique ? En Europe, elles ont été diffusées grâce à l'imprimerie et à l'éducation. Les gens lisaient et accédaient à ces connaissances. La lutte contre l'obscurantisme par l'instruction publique et la diffusion de la connaissance fut un choix politique déterminé. Mais ce fléau de l'obscurantisme n'est-il pas entretenu par les politiques en Afrique ? »

C'est dans cette perspective que l'on se pose la question de savoir, comment valoriser les utopies dans un continent où le politique ne possède aucune vision prospectiviste ? Comment parler émergence du moment où ceux qui sont porteurs de ces idées ont du mal à les faire réaliser ? En notre époque si inquiète et tumultueuse, où l'on convie impérieusement à nous engager dans ce cycle de l'émergence à l'horizon 2020 pour la Côte d'Ivoire, 2025 pour le Congo-Brazzaville, 2030 pour le Togo, 2035 pour le Cameroun,... ce rêve platonicien peut sembler anachronique et condamnable. Pourtant, les influences les plus profondes et les plus durables sur les choses et sur les femmes et les hommes du continent, ont été exercées par nos traditions culturelles, par nos œuvres artistiques et littéraires calmement méditées par l'intelligence de nos créateurs, nos penseurs, nos artistes et écrivains contemporains. Ces traditions orales véhiculées par nos langues, ces arts, ces lettres et ces pensées ne cessent de vivre, survivre, d'inspirer, d'agir sur notre présent et constituent pour nous de bons ressorts pour penser et dégager avec joie et confiance l'avenir de notre continent sur la voie de l'émergence, alors que pour y arriver nous en sommes encore profondément sceptiques car,

« il n'est plus de semaine sans qu'une couverture de magazine, un article de presse ou un ouvrage n'annonce l'émergence d'un continent dont les images de famine et de guerre avaient fini par faire oublier qu'il était aussi celui de la jeunesse, de l'inventivité, de la création, de la culture, des arts et de la vitalité » ( K. Nubukpo,2015, p. 121)

Si l'émergence est devenue la nouvelle aspiration obsessionnelle des pays africains, car tout le monde en parle, et que le concept est même devenu la mode de l'époque, il est tout à fait évident que l'émergence en tant que telle pose encore problème, autrement dit, la question de l'émergence en Afrique est une responsabilité qui s'est transformée en souci. Cela dit, qu'entendons-nous par émergence comme souci ? En

d'autres termes, pourquoi la question de l'émergence en Afrique, se donne-t-elle à lire en termes de souci jusqu'à prendre l'allure d'une émergence sans visage ? Si la question de l'émergence devient souci, c'est parce qu'il y a en nous l'idée de peur. Il ne s'agit pas d'une peur panique, mais d'une peur en tant que préoccupation, et quand la préoccupation devient récurrente elle se transforme en souci. La peur ici n'est que l'idée d'un mal menaçant, accompagnée d'émotion. Dans la *Rhétorique* d'Aristote par exemple, la peur se définit comme une peur ordinaire, un sentiment d'une menace potentielle issue d'un entourage qu'on suspecte d'être animé, ou de pouvoir l'être, d'intentions hostiles, du fait de passions répandues et prévisibles, orgueil, jalousie, vengeance.... La peur suspecte, scrute, appréhende, elle n'est donc pas encore l'émotion paralysante de la lâcheté, mais elle est un « s'attendre » sur la base d'indices, signes, alertes tenant à nos expériences antérieures, ou à celles des autres, et à nos sentiments de vulnérabilité. Et cette peur-là est anticipatrice, car elle se présente comme une alerte. Comme l'a très bien montré François Guery (2010, p. 10-13) dans le troisième numéro du bulletin de la société française de philosophie :

« Il y a dans cette peur dont parle la *Rhétorique* une dimension de méfiance assez fondée et assez vraisemblable, une intelligence (...) il y a dans la peur un avertisseur (...). La peur est déjà elle-même un mal, ressenti à l'idée d'un mal à venir. Donc le fait que la peur soit elle-même à craindre, puisqu'elle est déjà un mal, un trouble ou une peine, lui confère une valeur d'avertisseur du danger, et elle en a les moyens. Il est bien qu'elle soit un mal ; il est bien que la peur nous dérange, nous déplaie. Et jamais on ne pourrait faire de la peur un effet bénéfique en soi ; mais elle est un effet bénéfique au cas où elle mène effectivement à anticiper le danger. »

La peur est une peur menaçante et prospectiviste tout en devenant comme le suggérait Hans Jonas un moyen de détection, non seulement d'un futur énigmatique et problématique, mais aussi et surtout de nos propres choix éthiques, inconnus de nous, devant des situations inédites, sans précédent, et donc voilées. C'est justement à ce niveau que la peur, à force d'être une préoccupation se transforme en souci, qu'elle devient souci. C'est pour autant dire qu'il serait absurde de parler de souci sans au préalable dégager les présupposés métaphysiques du concept de peur. Cela dit, qu'entendons-nous par souci ? En quoi la question de l'émergence en Afrique se pose-t-elle en

termes de souci ? Autrement dit, pourquoi l'émergence en Afrique est-elle devenue un souci ? Disons que le concept de souci occupe une place essentielle dans la nomenclature métaphysique contemporaine, et c'est d'ailleurs ce même concept qui a fait la grande nouveauté éthique des temps modernes, malgré l'incompréhension née du succès de la pensée scientifique. C'est pour autant dire que le concept de souci est d'une grande importance dans le corpus métaphysique contemporain, et c'est bien à Martin Heidegger que revient le privilège d'avoir métaphysiquement donné une autre épaisseur au concept à tel point que son ouvrage majeur à savoir *Être et Temps* devient ici un guide.

Du latin *Cura*, et de l'allemand *Sorge*, le concept de souci nous renvoie à l'ennui, à la peine, au chagrin. Quand nous éprouvons de la haine vis-à-vis de l'autre c'est parce qu'il y a en nous du souci. Autrement dit, la haine devient souci du moment où elle préoccupe, car ce qui est désagréable, odieux dans l'existence engendre le souci du souci. Mais le souci chez Heidegger n'est pas à confondre avec le souci des anciens, c'est-à-dire la *cura* des anciens et des pères de l'église. *Cura* signifie, pour qui gouverne un domaine ou un Etat, a la responsabilité des décisions à prendre, c'est une sorte de règne. *Curae* en latin reprend le sens grec *kurion*, ce sont ces choses éminentes d'importance primordiale, les *kuriotata*, le plus sérieux, et se définit comme étant sérieux que celui qui est décideur et qui a sous lui des exécutants puisqu'il en assume seul la charge. Il s'agit par-là de ceux qui détiennent la responsabilité des autres, considérés à leur tour comme des esclaves. Cette conception latine du concept de souci est totalement différente de celle de Martin Heidegger qui, en donne d'ailleurs une autre signification plus conséquente. Il s'agit pour le philosophe fribourgeois, de démocratiser le concept de souci au lieu de l'enfermer à une catégorie de personne. C'est pour cela que le souci chez Heidegger nous renvoie à *Sorge*, c'est-à-dire *au* fait d'être au monde, et c'est en même temps ce fait d'être au monde qui fait de nous souci : l'existence comme souci (F. Dastur, 1990, p. 123), un passage d'une fluidité exceptionnelle tiré d'*Être et Temps*, en dépit de sa longueur mérite ici d'être cité :

« C'est parce que l'être au monde est essentiellement souci [*Sorge*] que, dans les précédentes analyses, l'être après l'utilisable a été saisi comme

préoccupation [*Besorgen*], l'être en compagnie de la coexistence des autres se rencontrant à l'intérieur du monde comme souci mutuel [*Fürsorge*]. L'être-après... est préoccupation parce qu'en tant que variété de l'être-au, il se détermine par la structure fondamentale de celui-ci, le souci. Le souci ne caractérise pas éventuellement que l'existentialité, indépendamment de la facticité et du dévalement, au contraire il embrasse dans leur unité ces déterminations d'être. Souci ne veut donc pas non plus dire par priorité et exclusivement un comportement isolé du je à l'égard de lui-même. L'expression "souci de soi" par analogie avec préoccupation et souci mutuel serait une tautologie. Souci ne peut pas vouloir dire un comportement particulier à l'égard de soi-même, parce que le soi est déjà caractérisé ontologiquement par l'être-en-avance-sur-soi ; mais dans cette détermination les deux autres moments structuraux du souci, l'être-déjà-au... et l'être-après sont eux aussi inséparablement posés. » (M. Heidegger, 1986, p. 242).

Si le fait d'être au monde fait de nous souci, c'est finalement cette même réalité première qui fait de nous hommes, car le fait d'être au monde n'a été ni voulu, ni choisi par nous-mêmes. Par conséquent, nul n'est exclu par sa naissance du fait qu'il soit souci, peu importe la race à laquelle vous appartenez. Voilà pourquoi le Dasein n'est Dasein que parce qu'il est souci, autrement dit, c'est par et grâce au souci que le Dasein est. Ce qui signifie en d'autres termes, qu'il n'y a pas de Dasein sans souci parce que le souci fait partie de son être. En faisant du souci un équivalent d'exister, l'existential par excellence, Heidegger sort de ce régime dual et de ce partage inégal des charges afin de confier à chacun, dès qu'il est là, le souci du monde, contrairement au souci des anciens, c'est-à-dire au concept de souci dans sa dimension latine qui est uniquement le privilège d'un certain nombre de personnalités. Loin de s'éterniser à l'élucidation heideggérienne du concept, nous retenons tout simplement que le souci est synonyme d'attention et de vigilance, parce qu'un

« homme qui ne s'en soucie pas et s'en remet au cours des choses vit faux, existe mensongèrement. On en trouve un écho remarquable chez Nietzsche, qui approfondit la veine de cette pensée de l'existence comme vérité ou comme mensonge, même s'il conteste à Kant une véritable pensée de la valeur de la vie et le juge même eudémoniste. » (F. Guery, 2012, p. 619).

Le concept de souci dans la problématique de l'émergence en Afrique se justifie pleinement et se pose en position d'éveil si l'on veut réellement accéder à l'émergence, parce que le concept tel que nous le concevons n'est encore en réalité qu'une illusion, un simple slogan, c'est de l'émergence sans visage. Comment parler émergence dans des

pays où l'accès à l'eau potable, à l'électricité et aux soins de qualité pose problème ? Comment peut-on espérer accéder à l'émergence du moment où nous sommes nous-mêmes incapables de gérer nos propres ressources humaines et naturelles considérées comme le levier de tout développement ? Comment parler développement dans un pays où le tribalisme devient le mode opératoire par excellence à partir duquel se construit l'avenir d'un pays ? Comment espérer à un quelconque développement du moment où la mauvaise gestion crée de la pauvreté et de vraies fossés entre les citoyens ? Pour paraphraser l'intellectuel ivoirien Francis Akindès (2015, p. 246),

« La pauvreté est telle que la gestion du quotidien l'emporte sur tout le reste. Comment gérer les lendemains, qu'ils chantent ou pas, quand on ne sait pas comment s'en sortir à la fin du mois ? Pour rêver, encore faut-il pouvoir dormir ! Et pour dormir, il faut avoir satisfait ne serait-ce que sa faim et vivre dans un environnement sécurisé. Dans nos sociétés, les gens sont tellement harcelés par la pauvreté et les formes diverses d'insécurité que les sommeils ne peuvent être profonds. Rêver leur est donc interdit ».

Lorsque les populations ne jouissent plus de leurs droits et qu'elles ont perdu tout espoir pour un lendemain meilleur, cela crée des frustrations et des risques accrus de chocs défavorables comme le tribalisme, le régionalisme et des guerres tribales. Tout ceci à cause du manque de sérieux dans la gestion de la chose publique, lorsqu'on sait que les potentialités sont là, le continent regorge des ressources naturelles et humaines capables de relever le défi. Nous comprenons, pourquoi Edgard Pisani, dans une interview accordée à *Jeune Afrique* en parlant de l'Afrique subsaharienne (1988, n° 1449, p. 41) disait : « Je suis sûr que les Africains, seuls, n'ont pas la capacité de s'en sortir ; mais je suis sûr aussi que l'aide que nous leur donnons les rends encore plus incapables de le faire ». C'est justement à ce titre que l'émergence en Afrique est devenue souci. Autrement dit, au lieu d'être une responsabilité que nous avons vis-à-vis de nous-mêmes et des générations futures, l'émergence demeure pour nous un véritable souci tant que nous n'arriverons pas à créer par nous-mêmes les conditions nécessaires permettant ainsi au concept de prendre son envol.

Si la question de l'émergence est jusque-là un simple slogan pour la plupart des pays africains, et qu'au lieu d'être une responsabilité partagée, la question s'est inversée en souci, alors, comment faire en

sorte que la plupart des pays africains confrontés à ce genre de problèmes s'en sortent dignement ? A ce sujet nous proposons que l'on réfléchisse sur la question de l'homme en Afrique. Autrement dit, comment repenser à nouveaux frais la question de l'humain en Afrique ? S'il y a émergence, elle sera d'abord et avant tout au service de l'homme, c'est-à-dire de l'africain et pour que l'on parle réellement décollage de l'Afrique il faut que l'on s'interroge sur ce que signifie être africain.

## **2. De la philosophie de l'avenir comme exigence fondamentale**

Il peut paraître surprenant pour certains esprits d'entendre parler de *philosophie de l'avenir* en rapport avec la question de l'émergence en Afrique, tout en oubliant que la philosophie de l'avenir telle que Nietzsche l'a déployé a bel et bien sa place dans un continent en proie aux problèmes de développement car, avant de parler émergence, il faut retenir qu'il n'y a pas d'émergence sans homme, et que l'homme demeure au cœur même du processus d'émergence. Autrement dit, dans le contexte de cette problématique de l'émergence, l'homme est à la fois sujet et objet.

Nous voulons accéder à l'émergence pour l'améliorer de notre bien-être social y compris celui des générations futures ; et c'est à l'homme que revient la tâche de mettre sur pied ce processus qui nous conduira inévitablement au développement, mais pour y arriver, il faut que l'on réfléchisse d'abord sur l'homme, c'est-à-dire sur sa condition et sur sa manière d'être. Autrement dit, il s'agira là de réfléchir sur ce que signifie l'homme, parce que la question "qu'est-ce que l'homme ?" constitue l'objet même de la philosophie de l'avenir. Cela dit, que signifie réfléchir sur l'homme ? Qu'a-t-il de si particulier pour que l'on réfléchisse sur lui ? A quel moment la philosophie de l'avenir s'invite-t-elle dans cette interrogation sur l'émergence, et comment se caractérise cette philosophie en tant que telle ? Cette série d'interrogations trouve tout son sens parce que l'homme est au cœur même du développement, et mener une réflexion sur lui constitue sans doute un moment important dans la clarification de son rapport au développement. Or, parmi les philosophes qui ont fait de la réflexion

sur l'homme tout un programme à exécuter figure en grande place Nietzsche.

Le projet nietzschéen visant la transformation de l'homme peut être pour nous un bon prétexte pour penser à nouveaux frais la question de l'homme en Afrique dans son rapport au développement. Il est vrai que pour certains esprits mal informés, le développement est essentiellement matériel, tout en oubliant qu'avant qu'il ne devienne matériel, le développement est d'abord et avant tout mental, et quand le mental pose problème, il ne serait pas facile de parler développement. C'est autant dire que le besoin de formatage de mentalités dans nos rapports avec l'Occident devient une nécessité sinon une urgence si l'on veut un jour parler d'émergence en Afrique. Ainsi, n'est-il pas étonnant de penser avec Nietzsche que l'homme a encore besoin d'être *dressé*, et que ce *dressage* ne peut se faire que par le biais de ce qu'il appelle lui-même par l'élevage, et que nous appelons communément par éducation.

Cette éducation consistera aussi et surtout au changement de mentalités car, en Afrique subsaharienne par exemple, rien ne peut se faire tant que nos mentalités ne connaîtront aucun progrès, c'est-à-dire qu'il nous faut opérer un changement de mentalités, il s'agira plus précisément de nous débarrasser de nos mauvaises habitudes, c'est-à-dire de nos mauvaises pratiques car, la création et l'instauration de nouvelles valeurs y compris la naissance d'un nouveau type d'homme, c'est-à-dire d'un homme nouveau différent de l'homme d'hier et d'aujourd'hui sont des éléments fondamentaux qui caractérisent la philosophie de l'avenir telle que Nietzsche l'élabore. Il s'agit par-là de la mise en place des conditions d'une nouvelle humanité africaine avec ses nouvelles valeurs, c'est-à-dire de créer un nouveau type d'homme accompagné d'une nouvelle échelle des valeurs qui constitue sans nul doute l'une des voies d'accès au développement. Nous pouvons beau avoir tout ce qu'il faut, mais tant que nos mentalités n'évolueront pas et que l'on reste toujours attaché à notre mauvaise manière de faire, l'émergence restera toujours un leurre et nous resterons toujours le dernier. A ce propos, un bel extrait de texte tiré de l'ouvrage d'un économiste congolais nous est édifiant :

« Le changement social dans les pays d’Afrique subsaharienne va consister à "formater" le *logiciel mental*, de l’élite et des autres segments de la population. Dans cette perspective, il s’agira de "formater" le logiciel mental de la plupart des leaders politiques et économiques africains qui vivent au XXI<sup>ème</sup> siècle comme s’ils étaient à l’époque féodale, pour en faire des leaders transformationnels. Ces derniers s’appuient sur l’Etat de droit et la bonne gouvernance pour produire le progrès socio-économique (ou développement), source de paix véritable, de démocratie transparente et de développement humain durable » (K. F. Kinzounza, 2016, p. 50-51).

Il est vrai que l’occident aussi a sa part de responsabilité dans nos mauvaises pratiques comme la corruption qui est pratiquement devenue la pratique officielle de nos Etats à en croire Théophile Obenga (2007, p. 38), mais le sursaut viendra d’abord et avant tout de nous-mêmes africains (cf. K. F. Kinzounza, 2016, p. 86-87). Il faut, comme le souligne à juste titre Théophile Obenga (2007), confier le destin de l’Afrique à la jeunesse africaine. A ce stade, son *Appel à la Jeunesse Africaine* est pour nous un guide.

Le point relatif à *l’émergence en Afrique comme souci* nous a permis de relever un certain nombre d’éléments qui caractérisent l’africain en général à savoir le tribalisme, le manque de rigueur dans la gestion de la chose publique, l’ethnisme, les coups d’état militaires à répétition, le règne de l’arbitraire (cf. T. Obenga, 2007, p. 18). A ce niveau, on est en mesure de s’interroger sur ce qu’est réellement l’africain. En s’interrogeant sur ce qu’est l’africain tout en le caractérisant ainsi, il convient de noter, qu’il ne s’agit pas pour nous de conforter les propos européocentristes ou racistes qui ont toujours considéré l’africain comme un sous homme, ou comme un homme sans histoire<sup>50</sup>. Nous reconnaissons parfaitement que l’Afrique est le berceau de l’humanité sans oublier l’Egypte pharaonique avec sa célèbre ville d’Alexandrie considérée comme le haut lieu par excellence où bon nombre de

---

<sup>50</sup> . Nous faisons ici allusion au discours de Dakar du 26 juillet 2007 prononcé par Nicolas Sarkozy à l’Université Cheikh Anta Diop. Un discours qui s’inscrit dans la lignée de ceux qui ont élaboré une ontologie négative de l’Afrique à l’instar de Hegel, David Hume et Kant. Ce même discours vient encore d’être tenu récemment par le Président américain Donald Trump, qualifiant ainsi les pays africains de « pays de merde ». Mais, il faut que l’on sache que, ce n’est pas parce que certains discours racistes ont été tenus ici et là qu’il nous est interdit de faire parfois le point sur la réalité du continent, tout en se permettant de faire un certain nombre d’observations à ceux qui ont la charge de conduire le destin de nos Etats sous prétexte qu’on s’aligne derrière ceux qui ont nié la raison, voire l’histoire à l’Afrique.

philosophes de la Grèce antique venaient apprendre. Malgré le fait qu'elle soit le berceau de l'humanité, l'Afrique est toujours en retard sur plusieurs plans, sa jeunesse est devenue une proie désignée et facile de l'inquiétude destructrice qu'est le désespoir, la désespérance et la détresse à tel point que les interrogations à ce sujet sont devenues de plus en plus préoccupantes.

A le caractériser ainsi, l'on peut finalement dire avec Nietzsche que ce dernier est encore un être en chantier qu'il faut absolument transformer si l'on veut réellement sortir de "l'insalubrité" dans laquelle se trouve le continent. Cela dit, qu'entendons-nous par homme en tant qu'être en chantier dans le dispositif philosophique nietzschéen ? Être un être en chantier, signifie chez Nietzsche, être encore un être qui a besoin d'être transformé, c'est-à-dire un être qui a besoin d'être modelé, façonné. C'est ce qu'il qualifie d'ailleurs en termes de *dressage* car, l'humain a aussi besoin d'être *dressé* afin qu'il devienne encore un être fort, inventif et plus complet. Ce souci de transformation ou de faire avancer l'humain a été magistralement épinglé à l'aphorisme 295 de *Par-delà bien et mal* : « Je tiens l'homme pour un animal agréable, courageux, inventif, qui n'a pas son pareil sur terre, il sait même retrouver son chemin dans tous les labyrinthes. Je lui veux du bien : je réfléchis souvent à la manière dont je pourrais le faire progresser encore et le rendre plus fort, plus méchant et plus profond qu'il ne l'est ». C'est dans cette optique, que le souci de réfléchir sur l'homme, afin que ce dernier devienne un nouveau type d'homme, devient tout un programme chez Nietzsche. Un texte de Patrick Wotling, en dépit de sa longueur mérite ici d'être cité, parce qu'il clarifie à nouveaux frais, ce que Nietzsche entend lui-même par philosophie de l'avenir :

« Travailler sur l'homme, travailler à *transformer* l'homme tel qu'il existe dans la culture contemporaine, c'est-à-dire encore faire advenir un nouveau type d'homme. Il s'agit donc d'un travail orienté vers l'avant si l'on veut, et surtout vers l'avenir, un travail que l'on peut dire "progressif (ou "producteur " et non régressif comme l'est la généalogie (...)) Car toute la problématique philosophique de Nietzsche s'appuie sur cette idée, déjà présente à l'arrière-plan de son premier ouvrage, *la naissance de la tragédie*, que l'homme n'est pas l'incarnation d'une essence stable, que l'homme n'a pas d'essence, ni de nature propre déterminée, mais qu'il est une forme variable, toujours en cours de métamorphose, et qui n'existe – pour un certain temps à chaque fois – que dans une version particulière, différente des autres versions qu'il a connues à travers l'histoire (...)) Mais

c'est par l'intermédiaire des valeurs , et d'elles seules qu'il est possible d'agir sur l'homme. » (P. Wotling, 2016, p. 268-288).

On comprend aisément, que La question de l'homme chez Nietzsche est essentiellement liée à celle de la philosophie de l'avenir, parce qu'elle ne vise que son amélioration, c'est-à-dire son accomplissement ; et seule, l'instauration d'une nouvelle table des valeurs demeure sa caractéristique fondamentale. C'est aussi par-là que se dessinera l'une des voies d'accès au développement pour un peuple qualifié « d'éternel assisté » (Cf. Serki, 2005, p. 28). Autrement dit, Comment ne pas penser à l'éducation de l'homme dans des pays où les décideurs politiques ne se soucient même pas de l'avenir de la jeunesse ? C'est dans cette optique que certaines interrogations ont tout leur sens lorsqu'on sait qu'un pays comme le Niger,

« quatrième producteur mondial d'uranium depuis plus de 25 ans, ce pays est sous programme d'ajustement structurel du Fonds Monétaire International et de la Banque Mondiale depuis 1981 ; et en dépit d'une politique volontariste de lutte contre la pauvreté menée à partir de 1999 par le Président Mamadou Tandja, 63% des Nigériens vivent toujours en dessous du seuil de pauvreté, environ 83% sont analphabètes, la mortalité infantile atteint 121,69% et l'encours de la dette extérieure s'élevait à 832,1 milliards de francs CFA (environ 1,27 milliard d'euros) en 2005, soit 66,3% du PIB nominal. » (M. A. L. Serki, 2007, p. 193).

Le Fonds Monétaire international et la Banque Mondiale, à en croire Théophile Obenga, n'ont jamais contribué au développement d'un pays si ce n'est qu'à le tirer encore vers le bas tout en créant davantage l'aggravation de son endentement. Une misère qui risque de se transformer en fardeau pour les générations futures :

« Aujourd'hui, le Fonds monétaire International (FMI) et la Banque Mondiale ont volontairement placé la jeunesse Africaine entre misère et pauvreté, incertitude et désarroi en déstabilisant froidement les pays africains, en imposant des programmes d'ajustement structurel, en créant des pays africains pauvres, endettés voire très endettés (...). Tout ce programme credo d'ajustement structurel et de mesures macroéconomiques, des programmes et activités des institutions internationales, montre que les mots, les sigles, les modes de consultations ont certes changé, mais que le problème de la dette reste entier. La manière dont l'occident traite le reste du monde est criminelle (...). L'Occident ne pourra jamais aider les pays africains subsahariens à se développer. Leur croissance ne viendra jamais des scénarios du FMI et de la Banque Mondiale » (T. Obenga, 2007, p. 25-26).

Si la philosophie de l'avenir se donne pour tâche essentielle la transformation de l'homme ou pour ainsi dire l'accomplissement de l'individu, nous pouvons finalement dire de cette philosophie qu'elle est un outil indispensable pour le bien-être du continent. Il s'agit plus spécifiquement de l'éradication des mauvaises pratiques qui tirent le continent vers le bas, à savoir la corruption, le clientélisme, le musellement de l'élite, le manque de vision pour la jeunesse, le tribalisme... Mais, pour réaliser un tel projet, l'éradication seule ne suffit pas car, il faut une vision claire, lisible pour la jeunesse africaine. Une jeunesse qui doit aussi prendre son envol à partir des traditions africaines, pour la simple raison qu'aucun peuple au monde ne s'est développé en faisant fi de son héritage culturel, levier important pour tout développement (Cf. T. Obenga, 2007, p. 18). C'est à la jeunesse africaine de pouvoir en tirer profit, car l'émergence de l'Afrique subsaharienne passe nécessairement par la prise en compte de nos acquis historiques.

### **3. Traditions, jeunesse africaine et responsabilité**

Dans sa leçon inaugurale prononcée le 25 janvier 2016 à Brazzaville au Mémorial Pierre Savorgnan de Brazza, J.-L. Aka-Evy (2016, p. 5) déclarait :

« Est-il possible de penser émergence de l'Afrique en général et du Congo en particulier à l'horizon 2020-2025 sans se fonder sur certains nombres de fondamentaux relevant de nos traditions, de nos langues, de nos arts, de nos éco systèmes opératoires séculiers ? Autrement dit, suivant quels processus créatifs et cognitifs peut-on induire l'émergence de l'Afrique en se référant aux dispositifs représentatifs de nos systèmes de pensée traditionnelle ? Or, les signes fondamentaux de ce qui s'annonce et s'énonce sous la rubrique de l'émergence se révèlent plus dans le développement économique, la fabrication des richesses et dans l'implosion et l'expansion des biens matériels. Alors, comment s'instaure une telle émergence à l'aune de nos systèmes de représentation sociale et culturelle ? Et qu'en est-il de notre " vivre ensemble " dans cette escapade vers l'émergence ? ».

Ces propos de Jean-Luc Aka-Evy montrent clairement la relation que l'on pourrait établir entre émergence et traditions africaines car, ce n'est pas en ignorant cette tradition que l'on accédera réellement à l'émergence parce que la fabrication de notre modernité procède de cet état de choses. Il nous faut donc par notre prise de parole dire comment les pays africains bénéficiant de leurs diversités culturelles et créatrices

s'installent dans le monde d'aujourd'hui ligoté par le concept d'émergence ? C'est dire qu'on ne saurait envisager le développement de l'Afrique en mettant de côté toute notre richesse culturelle, car il faut

« tirer du passé les ressources de dynamique et de créativité qui nous sont nécessaires aujourd'hui, pour alimenter et fortifier en permanence notre identité, et, par conséquent, pour permettre à celle-ci de faire plus efficacement à la "mondialité" en marche, et de contribuer effectivement à la diversification et à l'enrichissement de son contenu civilisationnel en lui donnant un caractère authentiquement universel » ( S. P. Guèye, 1998, p. 387).

Tel est par exemple le cas du Congo-Brazzaville qui, enregistre en son sein une tradition très riche et variée susceptible de contribuer efficacement à sa marche vers le développement. On peut citer le cas du *Kwebali*, de *Otwere*, du *Lemba*, du *Nzobi*, du *Tchikoumbi* qui déroulent toutes une ontologie, une esthétique et une éthique, un art de vivre, une gouvernance d'être et de vivre ensemble, et qu'il faut trouver dans les paroles chantées, dans les sorties des masques, dans les danses initiatiques liées à ces pratiques initiatiques artistiques et littéraires toute la sève de notre culture, de notre personnalité (Th. Obenga, *Ibidem*, p. 96). Car la fabrication de notre modernité procède de cet état de choses, de toute la richesse de notre savoir endogène au lieu de nous contenter de copier passivement le modèle occidental tel que nous le dictent les occidentaux eux-mêmes.

Il est vrai que le concept de développement est d'abord et avant tout un concept occidental, et pour que l'on parle développement, il faut suivre la marche de ce concept tel que défini par les occidentaux eux-mêmes (Cf. C. Z. Bowao, 2007, p. 89). Mais, nous pensons que l'Afrique pour se développer n'a pas forcément besoin de copier servilement le modèle occidental, parce que le développement de l'occident tire aussi ses sources dans ses traditions, c'est-à-dire dans leurs manières d'inventer, d'imaginer et de célébrer leur génie. Comme l'a su très bien dire Théophile Obenga (2007, p. 98-99) :

« La liberté de dire, de parler, de s'exprimer en société, est de genèse africaine, à la recherche du compromis conciliateur, de la manifestation du vrai, de la paix sociale. Illustrons rapidement. Le *Mbongi* (Mbongui) et le *Kandza*, respectivement chez les Kongo-Lari et les Mbochi-Koyo-Makua du Congo-Brazzaville, Afrique centrale, étaient des lieux institutionnels, consacrés, pour l'exercice public de la liberté d'expression, à travers des spécialistes comme le *Nzonzi*, le *Twèrè* ou l'*Obela* »

Cette invite à la mobilisation de nos savoirs et pratiques endogènes, en vue de contribuer efficacement à l'émergence de l'Afrique subsaharienne a été aussi brillamment évoquée par Moussa Hamidou Talibi (2010) dans un article intitulé « L'Afrique et la mondialisation économique : freins et perspectives pour sortir de la marginalisation ». Cet article montre à nouveaux frais, les voies d'accès au développement. Un développement qui doit avoir pour socle les traditions africaines car, il est inadmissible de parler développement de l'Afrique sans que l'on tienne compte de nos propres traditions. Nous devons inventer une modernité à nous, c'est-à-dire celle qui reflète notre façon de créer et d'imaginer.

Nos richesses culturelles nous ont appris comment nous parler, nous écouter, discuter, dialoguer avec la nature, les énergies cosmiques avec art et honneur, justice et équité en vue du bien de toute la communauté. Nous savions aussi parler aux morts, aux ancêtres pour solliciter telle ou telle faveur comme pour avoir la pluie, solliciter la fécondité des animaux, des champs... Ce qui signifie en d'autres termes, que la parole africaine avait du sens, mais l'influence de l'occident qui veut qu'on fasse tout comme lui, qu'on l'imite et qu'on se développe à son image a fait en sorte qu'il y ait comme une perte de ces valeurs si chères à l'Afrique. Par conséquent,

« Il faut partir du postulat qu'il n'y a pas de modernité sans tradition. La modernité, fécondée par l'occident et ayant produit l'économie de marché que nous vivons aujourd'hui, s'est fondée, comme démontré, sur une détermination réfléchie des traditions occidentales sur la base de principes organisationnels et des valeurs laïcisées. L'Afrique, en proie à des crises socio-économique et politique récurrentes, ne peut intégrer un processus de mondialisation dans le mépris ou l'ignorance des réalités de ses terroirs et des efforts de ses populations pour s'adapter au système capitaliste en perpétuelle mutation » (M. Hamidou Talibi, 2012, p. 61).

Ce qui signifie en termes clairs, que l'émergence d'une nouvelle Afrique ne peut se faire sans avoir fait l'état des acquis historiques et culturels de l'Afrique (Bowao, 2007), et engagé une réflexion critique, rigoureuse sur les nouveaux paradigmes issus des héritages culturels africains en confrontation positive avec les nouvelles technologies qui envahissent notre continent. Comme le montre encore si bien Jean-Luc Aka-Evy (2016, p. 7) : « La transformation de l'Afrique en continent émergent permanent vient d'abord de sa propre interrogation sur ses

propres capacités à inventer et à imaginer, à fabriquer suivant son propre *novum organum* sa modernité, donc sa dynamique émergente ». Comment ne pas accéder à l'émergence en s'appuyant essentiellement sur notre manière à nous de concevoir et d'inventer notre univers du développement ? Certains pays africains ont d'ailleurs tenté d'expérimenter cela en se servant de notre diversité culturelle tout en faisant fi du modèle occidental, même si l'émergence en tant que telle est d'abord et avant tout un concept occidental. Nous pouvons citer par exemple certaines méthodes ou pratiques africaines expérimentées ici et là qui peuvent aussi de façon concrète participer à la fabrication du concept de développement à l'africaine. Autrement dit, sans copier naïvement le modèle occidental, l'homme africain en fonction de son héritage culturel peut aussi à son niveau construire son modèle de développement. Tel est d'ailleurs le cas,

« des acteurs économiques ne sachant ni lire ni écrire les langues occidentales et qui arrivent à se propulser au centre des mécanismes d'accumulations des ressources. Sans être exhaustif, on peut donner des exemples édifiants : les grands commerçants haoussas et yoroubas au Niger et au Nigeria, ou les célèbres Nana Benz de Lomé, Cotonou, Kinshasa ou Douala, qui accumulent des milliards sur la base d'une activité commerciale affublée du vocable "import-export" (...) Ces savoirs et pratiques endogènes sont les formes concrètes d'une organisation socio-économique enracinée dans les cultures du terroir. » (M. Hamidou Talibi, 2012, p. 63). p. 63).

Si l'accès à l'émergence est devenu presque une obsession en Afrique subsaharienne, il faut reconnaître que le processus d'émergence exige en nous un nouveau comportement, un nouvel état d'esprit qui serait même au cœur de la renaissance africaine, parce qu'on ne peut parler émergence ou développement du continent en entretenant nos mauvaises vieilles habitudes, car il s'agira pour paraphraser Théophile Obenga de faire "bouger les choses", c'est-à-dire d'innover et de s'organiser au plan continental panafricain autour d'un idéal commun. Il s'agira par-là de sortir de l'Afrique des « pères-fondateurs et des présidents-à-vie » complice de l'Occident (T. Obenga, 2007, p. 94-95). Il faut impérativement envisager une autre Afrique, c'est-à-dire une Afrique différente. Cette Afrique-là, doit être unie, solidaire, c'est une Afrique de partage, de concertation panafricaine et de « grande vision continentale, transcendant lignages, clans, villages, tribus, ethnies, Etats-nations, plaies des guerres civiles, précarités sociales,

vulnérabilités psychologiques » (T. Obenga, 2007, p. 94). Cette nouvelle Afrique, c'est l'Afrique de la jeunesse africaine, c'est-à-dire l'Afrique de demain. Autrement dit, c'est à la jeunesse Africaine de la bâtir, et pour que l'on arrive à ce stade, il faut impérativement former l'élite africaine, car, il est de la responsabilité de cette jeunesse de construire cette nouvelle Afrique. Tant que les gouvernements des Etats africains ne prendront pas en charge la situation de la jeunesse africaine, tant que la jeunesse Africaine n'est pas formée, éduquée, tant que ces jeunes seront injustement armés, drogués et livrés sans arrêt sur la voie de l'exil, l'Afrique n'avancera jamais :

« Une nation, un pays, un peuple, un Etat sans jeunes actifs et éduqués, instruits, scolarisés, soignés, bien nourris, bien portants, bien habillés, bien chaussés, bien logés, avec des valeurs de base dans la vie (le sens du bien public, de la solidarité nationale, du patriotisme éclairé...), est une nation, un pays, un peuple, un Etat sans avenir, malgré les apparences, les mensonges du discours politique qui voit la vie nécessairement en rose » (T. Obenga, 2007, p. 54).

Ces propos de T. Obenga épinglent à nouveaux frais, la responsabilité des politiques africaines dans la construction de l'Afrique de demain ; une Afrique qui accédera à son rayonnement grâce à la puissance de sa jeunesse. Cette jeunesse africaine c'est celle qui a entre ses mains le destin de l'Afrique. Une jeunesse forte, inventive, agissante, dotée d'une grande vision tout en proposant un destin digne de l'immensité territoriale africaine. Ce qui veut dire en d'autres termes, que le potentiel est bien là, les scénarios possibles pour accéder au développement sont bel et bien là : nous avons un sous-sol très riche, une végétation d'une richesse incontestable et que le continent dispose de plus grands cours d'eau (l'exemple du Nil avec ses 6677 km de long, le Fleuve Congo et ses 4666 km, le Niger avec ses 4183 km de long, etc.). Mais, il suffit aux décideurs politiques et économiques d'employer de nouvelles stratégies en faveur de la jeunesse africaine. Il s'agit, de créer les conditions nécessaires pour la formation de cette jeunesse afin qu'elle devienne plus de la compétitive, tout en participant activement à la gouvernance du monde. Comme le réaffirme T. Obenga (2007, p. 35-36) :

« Le monde est géré par des organisations internationales et des fonctionnaires internationaux. L'Afrique a un gros manque à gagner dans ce domaine. La vision africaine de la gouvernance du monde n'est pas encore solide, dynamique, prospective, engageante. Le Sénégal, seul, peut-

être, se détache nettement, son élite diplomatique étant très capable de lire et de comprendre « la marche du monde ». Il y aurait intérêt de créer à Dakar par exemple, un institut Panafricain de Relations internationales pour préparer la jeunesse africaine, comme il faut, à la participation exigeante à la gouvernance du monde. Ce serait là le sanctuaire de la Pensée internationale africaine, au service des intérêts solides de l'Afrique politique et économique unie, dans le jeu global du monde. Les temps qui s'en viennent seront porteurs de diadèmes de victoire. Espérons ».

## **Conclusion**

Au terme de notre réflexion, nous pouvons retenir que le problème fondamental du continent africain est la sortie de l'Afrique du sous-développement socio-économique, de la misère matérielle et d'une transformation radicale des mentalités. C'est pour cette raison que plusieurs scénarios ont été élaborés ici et là dans le but de sortir un jour de ce sous-développement. Mais l'expérience a montré que, cinquante ans après les indépendances, l'Afrique n'évolue pas, la situation socio-économique du continent ne fait que s'aggraver et l'espoir de voir un jour le continent émergent s'éloigne davantage : une jeunesse livrée à elle-même, sans être formée et en proie sans cesse à l'oisiveté. Le concept de « pays émergents » est devenu un slogan pour la plupart des pays d'Afrique subsaharienne, alors que la jeunesse africaine a aussi le droit de rêver, d'espérer à un avenir meilleur.

C'est dans ce sens que nous avons jugé intéressant de réfléchir autour du rapport que l'on pourrait établir entre la philosophie de l'avenir et la question de l'émergence en Afrique. Il s'agissait pour nous de nous interroger sur ce que peut être l'apport de la philosophie de l'avenir pour l'émergence de l'Afrique car, la philosophie de l'avenir au sens nietzschéen du terme, se propose de prendre en charge la situation de l'homme dans son être. De cette réflexion, nous avons pu tirer quelques enseignements : premièrement, nous retenons que la question de l'émergence en Afrique subsaharienne se donne à voir comme souci, autrement dit, au lieu d'être définie comme une responsabilité que nous avons vis-à-vis de nous-mêmes, cette responsabilité s'en est transformée en souci, est devenue souci. L'autre enseignement à tirer de cette réflexion, c'est la place de la jeunesse africaine et sa responsabilité dans la construction de l'Afrique de demain. Cette jeunesse ne doit pas faire fi de nos traditions, sources incontestables pour la construction de l'Afrique émergente car, il n'y a pas de

développement de l'Afrique sans que l'on tienne compte des acquis culturels du continent. Et la place de cette philosophie de l'avenir consistera essentiellement à mettre en place un nouveau mécanisme fondé sur un nouveau paradigme et un nouveau type d'homme plus fort, plus compétitif, plus inventif et plus imaginatif. Cet africain de demain n'est rien d'autre que la jeunesse africaine. Il s'agira par-là de mettre en place une nouvelle forme de vision politique et économique qui tournera définitivement le dos aux politiques actuelles des présidents-à-vie, des gouvernements-fantoches, des gouvernements-marionnettes complices de l'Occident. Comme disait Paulin Hountondji (1976, p. 185-186) :

« L'unification réelle de l'Afrique suppose au préalable l'élimination des Etats-fantoches, (...) Ainsi, si l'unité africaine est encore maintenue comme une fin nécessaire, les moyens de sa réalisation ne sont plus les mêmes. L'unification ne doit plus se faire au sommet, mais à la base ; non au niveau des gouvernements et des relations diplomatiques officiels, mais au niveau des populations et des organisations politiques qui sont leurs porte-parole réels ».

### Références bibliographiques

AKA-EVY Jean-Luc, 2018, *Créativité africaine et primitivisme occidental*, Paris, L'Harmattan.

AKA-EVY Jean-Luc., 2016, *Leçon inaugurale sur le vivre-ensemble*, Mémorial Pierre Savorgnan de Brazza, Brazzaville.

AKINDES Francis, 2015, « Le continent a-t-il besoin d'utopie ? », in *Revue Géopolitique Africaine*, n° 55.

BOWAO Charles Zacharie, 2007, *Critique (s)*, Brazzaville, Hemar.

DASTUR Françoise, 1990, *Heidegger et la question du temps*, Paris, PUF.

ELA, Jean-Marc, 1998, « Refus du développement ou échec de l'occidentalisation ? Les voies de l'afro-renaissance », in *Le Monde diplomatique*, octobre.

ELA Jean-Marc, 2001, *Le cri de l'homme africain*, Paris, L'Harmattan.

FOUCAULT Michel, 1999, *Religion and Culture*, traduction Jean-Loup Amselle, Jeremy R. Carrette (Ed.), Londres, New York, Routledge.

- GUERY François, 2002, *Haine et destruction*, Paris, Ellipses.
- GUERY François, 2010, *Bulletin de la société française de philosophie*, Paris, Vrin.
- GUERY François, 2012, « La précaution comme souci », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, PUF.
- GUEYE Semou Pathé, 1998, « Pour que l’Afrique se libère », in *Le Manifeste communiste aujourd’hui*, ouvrage collectif, Paris, les éditions de l’Atelier/ Les éditions ouvrières.
- HAMIDOU TALIBI Moussa, 2012, « L’Afrique et la mondialisation économique : freins et perspectives pour sortir de la marginalisation », in *Cahier philosophique d’Afrique*, n° 010, Ouagadougou, P.U.O.
- HEIDEGGER, Martin, 1986, *Être et Temps*, traduit de l’allemand par François Vezin, Paris, Galimard.
- HOUNTONDI Paulin J., 1976, « La fin du nkrumaïsme et la (re)naissance de Nkrumah », in *Sur la « philosophie africaine »*, Paris, François Maspero.
- JONAS Hans, 1990, *Le principe responsabilité*, traduit de l’allemand par Jean Greisch, Paris, éditions du Cerf.
- KINZOUNZA Kitsoro, Firmin, 2016, *Le logiciel mental, facteur déterminant de l’émergence des pays africains*, Aubagne, Cesbc Presses.
- LITRE Paul-Emile, 2007, *Dictionnaire de la langue française*, volume 2, Paris, Encyclopaedia Universalis.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2015, *Propos sur l’Afrique*, Bajag-Meri, Paris.
- NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Par-delà bien et mal*, traduction et présentation par Patrick Wotling, Paris, GF Flammarion.
- NUBUKPO Kako, 2015, « Des espoirs d’émergence en butte à une croissance sans prospérité », in *Revue Géopolitique africaine*, n° double 53-54.

OBENGA Théophile, 2007, *Appel à la Jeunesse Africaine*, Ccinia communication.

OBENGA Théophile, 1985, *Les Bantu. Langues, peuples, civilisations*, Paris, Présence africaine.

OBENGA Théophile, 1980, *Pour une nouvelle histoire*, Paris, Présence africaine.

PISANI Edgard, 1988, « Interview » dans *Jeune Afrique* n° 1449.

RICŒUR Paul, 1999, *Lecture I. Autour du politique*, Paris, Seuil.

SERKI Mounkaïla Abdo Laouli, 2005, « Panafricanisme et Mondialisation », in *Mosaïque*, n° 003-004.

TANOH Jean-Gobert, 2006, « Être africain », (Approche métaphysique de l'identité humaine en Afrique) in *Revue de philosophie et de sciences humaines : Le portique*.

WOTLING Patrick, 2016, *"Oui, l'homme fut un essai". La philosophie de l'avenir selon Nietzsche*, Paris, PUF.